

UN DRAME SUR LA SEINE

Deuxième partie de la Bande Rouge

XVII

Le meunier et le faux colporteur causaient avec un personnage que Roger n'eut pas de peine à reconnaître, quoiqu'il ne l'eût jamais vu.

La description qu'on lui en avait faite avant d'arriver au moulin était d'une rare exactitude.

Quoiqu'il portât un uniforme et même un collet galonné, cet individu n'avait nullement la tournure militaire, et il eût fallu beaucoup de bonne volonté pour croire qu'il appartenait à l'armée prussienne.

Mais le lieutenant avait assez voyagé sur les bords du Rhin pour savoir que l'homme à la capote bleue était tout simplement un des fonctionnaires civils qui pullulaient à la suite des troupes du roi Guillaume.

L'invasion de 1870, en effet, avait eu cela de particulier que nos prévoyants ennemis avaient amené avec eux un personnel suffisant pour administrer, réglementer et surtout dépouiller la France.

Ils traînaient dans leurs bagages jusqu'à des financiers qui en auraient remontré à nos percepteurs.

Naturellement, le service de la police était largement représenté dans ce troupeau de non-combattants, et les divisions de guerre ne marchaient que précédées et entourées d'espions de toutes catégories.

L'interlocuteur des deux amis de Roger appartenait à l'honorable classe des agents avoués officiellement, et, en cette qualité, il était chargé de surveiller les bords de la Seine aux alentours de Maisons.

Comme l'avait annoncé le père Sarrazin, il était petit, maigre et orné de besicles posées sur un nez pointu.

Le dialogue venait à peine de s'engager, et il s'animait déjà.

Roger était placé de façon à ce que ses yeux et ses oreilles ne perdissent rien de la scène qu'il dominait d'assez haut pour rester invisible.

— « Où avez-vous rencontré ce garçon ? » demanda le Prussien dans un français assez pur, mais avec un fort accent germanique.

Il prononçait *rengondré* et *garzon*.

— « Là-haut sur la route, en revenant de Poissy où je suis allé chercher de l'argent qu'on me doit pour des moutures. »

— « C'est très-bien, mais pourquoi l'avez-vous amené ici ? Est-ce que vous tenez une auberge, maintenant ? »

— « Pour vos soldats, oui, répondit le meunier d'un ton bourru, car ils boivent assez souvent chez moi sans payer. »

— « Vous serez remboursés sur la contribution de guerre que nous imposons à la France quand Paris sera pris, dit majestueusement le policier. — Alors, je peux attendre longtemps. »

Cette réponse, dont le père Sarrazin ne sut pas se priver, déplut sans doute à l'espion patenté, car il prit son air le plus rogue pour répéter sa première question.

— « Que vient faire cet homme chez vous ? »

— « Me vendre du drap dont j'ai besoin pour m'habiller moi et mon garçon. Vous ne voyez donc pas qu'il est colporteur ? »

— « Du drap ? Vous pourriez bien en acheter à Maisons, dans le magasin de mon ami Küntz, qui a un assortiment superbe en laines de Silésie. »

— « Est-ce que vous croyez que j'ai le moyen de payer des marchandises étrangères ? Pas si bête ! »

— « Il y a cinq ans que Pierre Bourdier qui voilà fait son petit commerce par ici, et je suis sûr, au moins, qu'il ne me volera pas, au lieu que vos brocanteurs à tête carrée... »

— « Vous avez tort, mon ami ne vous aurait pas pris plus cher, interrompit le Prussien, qui devait avoir un intérêt dans les affaires du sieur Küntz. »

— « Possible, mais j'aime mieux m'arranger avec un de mes pays. »

Le messageur qui était le sujet de ce dialogue n'y avait encore pris aucune part.

Il s'était mis tranquillement à cheval sur un banc de bois et roulait une cigarette entre ses doigts.

Ce détail frappa Roger, qui ne l'avait encore vu fumer que la pipe, et qui remarquait les moindres incidents d'une scène où plusieurs vies étaient en jeu.

Il se demandait avec anxiété comment l'interlocuteur allait finir.

Les manières pincées et le langage aigre-doux de cet agent méthodique et froid n'annonçaient rien de bon.

Aussi l'officier regrettait-il vivement que son hôte n'eût pas profité de l'absence du chafouin, comme il l'appelait, pour faire cacher aussi le faux colporteur.

L'idée lui vint pourtant que ses deux nouveaux amis, en affrontant les questions, s'étaient dévoués pour détourner les soupçons de cet inquisiteur en bottes fortes.

Mais la conversation, qui n'avait été jusqu'alors qu'une escamouche, prit bientôt une tournure plus sérieuse.

L'espion, voyant qu'il ne pouvait rien tirer du meunier, s'adressa brusquement à Pierre Bourdier.

— « Eh bien ! mon brave, dit-il en affectant une certaine douceur, avez-vous fait de bonnes affaires hier à Saint-Germain ? »

Le piège était un peu trop grossier pour que le messageur y tombât.

— « Je ne viens pas de ce côté-là, puisque j'arrive de Poissy, dit-il sans hésiter. »

— « Et où allez-vous comme ça ? reprit le Prussien. »

— « Ma foi ! je ne suis pas encore bien décidé si j'irai coucher ce soir à Maisons ou si je descendrai jusqu'au pont d'Herblay. »

— « Vous avez de la troupe par-là vers Pontoise, et peut-être que je ferai des affaires avec vos hommes. »

— « Venez plutôt causer avec mon ami Küntz, vous verrez qu'il vous prendra de la marchandise. »

— « Mais je ne dis pas non, répondit le faux colporteur, pendant que Sarrazin grommelait entre ses dents : »

— « Il la prendra, c'est sûr, mais, quant à la payer... »

— « Je suppose, mon cher, que vous avez un passeport, dit l'espion sans faire semblant d'entendre la réflexion du meunier. »

— « Quant à ça, je vous prie de croire que si je n'en avais pas, il y a longtemps que je serais coffré. On me l'a demandé onze fois depuis huit jours que je suis parti d'Evreux. »

— « Voulez-vous me le montrer ? »

— « Avec plaisir, » répondit le messageur en prenant dans la poche de sa veste un portefeuille usé qu'il remit tranquillement au commissaire. »

La situation se tendait, et Roger, témoin muet de cette inspection qui menaçait de devenir minutieuse, pensait, non sans frayeur, que le brave Pierre n'avait pas eu le temps de se débarrasser de ses dépêches avant l'entrée de l'espion.

— « Si ce misérable le fouille, il est perdu, » se disait-il.

Et, en effet, il n'y avait pas même à songer à un coup de viguerie, car les Prussiens qui avaient leur vin sous la table commençaient à revenir de leur ivresse, et, sans compter ceux qui devaient être en faction dans l'île, c'étaient des satellites tout disposés à prêter main forte à l'homme au nez pointu.

Le lieutenant les voyait déjà s'étirer, et les entendait distinctement grogner dans leur bauge.

— « Bourdier... Pierre... épéla le commissaire sur le passeport... allant à Beauvais... les deux cachets de la *commandature* y sont... »

— « Mon ami, vous êtes en règle, » ajouta-t-il en rendant le portefeuille. »

Roger respira.

— « Seulement, ajouta le chafouin, je voudrais bien voir ce qu'il y a dans votre ballot. »

— « Pure formalité, vous savez. »

— « A votre aise, dit le faux colporteur en se mettant en devoir de déboucler sa lourde valise. »

— « Ce n'est certainement pas là qu'il a caché ses papiers, » pensa Roger assez rassuré par la tournure que prenait la visite. »

Elle s'opérait pourtant avec un soin qui faisait honneur aux instincts policiers du Prussien.

Oubliant la dignité que lui conféraient ses galon d'argent, il s'était mis à genoux et aidait Bourdier à vider son sac.

Les pièces de drap ou de cotonnade, les foulards jaunes ou rouges étaient dépliés, palpés, secoués et retournés dans tous les sens.

Le messageur de l'armée de la Loire se prêtait de la meilleure grâce du monde à ce déballeage forcé, qu'il égayait en disant de temps en temps : »

— « Père Sarrazin, voilà un drap de Montauban qui ferait bien votre affaire. »

Ou bien : »

— « Ce mouchoir là irait joliment pour faire un fichu à votre nièce de Corbeil. »

Il mettait tant de naturel à ce babillage, que Roger ne savait ce qu'il devait admirer le plus, de son sang-froid ou de sa présence d'esprit.

La vérification fut poussée jusqu'au bout avec un soin qu'auraient apprécié tous les douaniers d'Europe.

— « Maintenant, mon brave, dit le Prussien quand il eut fini, je voudrais bien visiter aussi vos vêtements... pure formalité... et vos chaussures aussi... de sorte que je vous prierais... »

— « De me déshabiller, interrompit le faux colporteur sans sourcil. Il ne fait pas chaud, mais enfin, je sais que c'est la méthode allemande. »

Un frisson passa dans les veines de Roger en le voyant ôter sa blouse.

— « Ce ne sera pas long, insinua l'espion d'un ton mielleux. »

— « Laissez-moi seulement le temps d'allumer une cigarette ; ça me réchauffera un peu, » dit Pierre Bourdier en riant. »

Et il tira de sa poche un paquet de tabac et un petit cahier dont il se mit à détacher une feuille.

— « Passez-moi donc ce papier, » dit le chafouin, dont les petits yeux brillaient sous le verre de ses lunettes. »

XVIII

— « C'est du pur papier de fil que j'ai acheté à Rouen, » dit Pierre Bourdier en tendant le cahier au Prussien. »

Roger, qui ne perdait pas un seul des détails de cette scène, crut remarquer que sa main tremblait un peu et que ses joues hâlées palissaient légèrement.

Au même instant, le meunier se leva de l'escaiveau où il était assis et fit un pas en avant.

Il avait mis la main sous sa blouse et ses traits contractés prenaient une étrange expression.

Cependant, l'homme aux lunettes ne voyait rien de toute cette pantomime.

Il avait pris le cahier et l'examinait avec une attention minutieuse ; il le feuilletait, le ma-

nai, et finit par le flairer, comme s'il eût espéré y découvrir un parfum accusateur.

Pendant qu'il se livrait à cette opération, le messageur de la Loire achevait de rouler entre ses doigts la feuille qu'il avait détachée, et quand il eut magistralement confectionné une grosse cigarette bien serrée et tordue aux deux bouts, il la prit entre ses lèvres et fit mine de tirer des allumettes de sa poche.

— « Voulez-vous que je vous en fasse une ? dit-il tranquillement à l'espion en lançant au père Sarrazin un coup d'œil expressif. »

— « Non, merci, je ne fume que la pipe, grommela le fonctionnaire tudesque, qui semblait tout désappointé de n'avoir pas trouvé ce qu'il cherchait. »

— « Est-ce que vous croyez qu'il y a de la contrebande dans mon papier ? reprit Bourdier d'un air goguenard. »

— « Non, mais j'aime bien à voir tout quand je visite. Vous autres Français, vous êtes si fins que je me défie toujours, » répondit le Prussien. »

Il se décida cependant à rendre l'innocent cahier que le faux colporteur mit dans son gousset en disant : »

— « Ah ! oui ! pour les lettres, les dépêches. On m'a conté comme ça qu'il y en avait qui les cousaient dans la doublure de leurs effets. Mais il n'y a pas de danger que je fasse ce métier-là ; je tiens trop à ma peau. »

Tout en parlant, il avait saisi sa cigarette entre le médium et l'index.

— « Vous avez raison, mon ami, dit doucement l'espion : si je trouvais sur vous seulement trois lignes de correspondance, je serais obligé de vous envoyer à Maisons au commandant, qui serait obligé de vous faire fusiller. »

— « Vous n'avez pas cette peine-là, je vous en réponds, murmura Pierre Bourdier. »

— « Allons, bon ! v'là que j'ai perdu mes allumettes, ajouta-t-il en plaçant sa cigarette derrière son oreille, suivant le procédé usité pour leurs plumes par les scribes au repos. »

— « Tu fumeras plus tard, dit le père Sarrazin ; tu vois bien que monsieur attend que tu te déshabilles. »

— « Tiens ! c'est vrai, je n'y pensais plus, reprit le messageur de l'air le plus naturel ; mais ça ne va pas être long. »

En effet, il commença à défaire ses habits avec la lenteur méthodique qui est particulière aux paysans.

— « Ça me rappelle le jour où j'ai passé au conseil de révision, dit-il en riant. Ah ! dame ! c'était pas hier ! »

A mesure qu'un vêtement était ôté, le terrible commissaire s'en emparait et le soumettait à une rigoureuse inspection.

Rien qu'à le voir procéder, on aurait deviné que cet homme était né pour le honteux métier qu'il exerçait.

Sa phisonomie pointue s'éclairait d'une joie malicieuse en palpant les hardes du colporteur, et il avait l'air d'un renard qui fouille un poulailler.

Ce fut fait d'ailleurs avec une adresse et une conscience qui lui auraient certainement valu les éloges de ses supérieurs, s'ils avaient pu le voir travailler.

Les poches furent vidées, les doublures furent décousues, le collet et les manches retournés et les boutons tâtés.

Il n'y eut pas jusqu'aux souliers dont le scrupuleux espion ne sondât les semelles et les talons à l'aide d'un petit instrument pointu qu'il portait sur lui pour cet usage.

Quant au chapeau de feutre du colporteur, il avait été l'objet d'une vérification spéciale, et la visite avait commencé par là.

Roger suivait des yeux cette singulière opération avec une inquiétude mêlée de surprise.

Le calme parfait avec lequel Pierre Bourdier se prêtait aux recherches le rassurait sur leur résultat, mais il se demandait par quelle ruse ingénieuse les dépêches du messageur avaient pu être soustraites à ce misérable Prussien.

— « Il aura trouvé moyen de les remettre au meunier, » pensa-t-il. »

Régine dormait toujours et il se félicitait de l'heureuse occasion qui s'était présentée pour elle de prendre enfin un peu de repos.

Elle allait sans doute avoir besoin de toutes ses forces, car leurs épreuves n'étaient pas finies et le lieutenant n'entrevoit même pas comment leur guide pourrait surmonter les obstacles qui les séparaient encore de Paris.

Il fallait voir d'abord ce qui allait advenir de l'inspection du commissaire.

Elle touchait à son terme, et ce soupçonneux personnage venait de faire signe à Pierre Bourdier qu'il pouvait reprendre ses habits.

Evidemment, l'espion avait espéré mieux, car il montrait la mine renfrognée d'un homme qui a manqué son coup.

Quant au brave messageur, il s'habillait avec le même sang-froid et il égayait la situation par des plaisanteries qui témoignaient d'une entière liberté d'esprit.

— « Dites donc, mon officier, demanda-t-il en riant, est-ce que vous me payerez de la tisane pour guérir le rhume que vous m'avez fait attraper ? »

— « Brrr ! qu'il fait froid dans votre cambuse, père Sarrazin ! »

— « Toujours farceurs, ces Français, dit le chafouin en le regardant par-dessus ses lunettes. »

— « Faut bien s'amuser un peu pour se consoler du commerce qui ne va guère. »

— « A propos, mon ami, reprit le Prussien d'un ton assez équivoque, j'espère bien que vous allez venir avec moi à Maisons pour faire quelques petites affaires avec mon ami Küntz. »

— « Ma foi ! ce n'est pas de refus, dit Pierre Bourdier ; mon compère Sarrazin n'est pas si

pressé, et nous pourrions finir notre marché ce soir aussi bien que ce matin. »

Et, dès qu'il eut passé sa blouse, il se mit à genoux pour refaire son ballot.

Roger n'en revenait pas de l'entendre accepter si facilement la proposition du commissaire, qui ne tenait évidemment à l'emmener que pour le mieux surveiller.

Il avait bien cru cependant surprendre un coup d'œil échangé entre les deux amis.

Après tout, il se pouvait que le messageur eût son plan et il avait donné assez de preuves de son habileté pour que le lieutenant se fiât à lui du soin d'éconduire l'espion.

— « Je suis prêt, dit Pierre Bourdier en chargeant sa balle sur son dos. »

— « Nous allons partir, mon ami, dit le Prussien d'un air aimable mais ne promettait rien de bon ; le temps de faire quelques petites recommandations à ce brave homme. »

Le meunier dressa l'oreille à cette entrée en matière.

— « D'abord, mon ami, je vous prie de ne plus donner à boire à ces soldats. »

— « Avec ça que c'est facile, grommela le père Sarrazin ; quand je leur refuse du vin, ils me menacent d'enfoncer la porte de la cave. »

— « Ce sont des ivrognes, de vilains ivrognes, et je ferai mon rapport au commandant pour qu'ils soient punis demain quand on relèvera le poste. »

Le majestueux commissaire ajouta quelques mots en allemand à l'adresse des trois soudards qui, pendant l'inspection, avaient réussi tant bien que mal à se remettre sur leurs jambes, puis il reprit son discours : »

— « J'ai remarqué aussi en faisant une promenade dans l'île qu'on n'a pas enlevé la corde du bac. »

— « Eh bien ! après ? dit le meunier d'un ton bourru. »

— « J'enverrai une escouade pour la détacher et la rapporter au commandant. Ça servira là-bas à nos pontonniers et, ici, ça pourrait servir pour passer la rivière. »

— « Passer la rivière ! Avec quoi ? Vous avez pris le bateau, et, à moins d'être chat ou souris... »

— « En attendant, reprit impertinamment le Prussien, j'ai mis un factionnaire sur la rive, je lui ai donné l'ordre de tirer sur tous ceux qui s'approcheraient. »

Le meunier haussa les épaules.

— « Je vous préviens pour éviter un accident, » dit l'espion avec un mauvais sourire. »

Après avoir lancé cet avertissement qui ressemblait assez à une menace, il parla encore un instant avec les soldats, et montrant la porte à Pierre Bourdier avec une politesse ironique, il le fit passer devant lui, et sortit d'un pas mesuré.

— « Il le conduit en prison, » pensa Roger. »

Cette conjecture semblait infiniment probable, et la perspective d'être abandonné à ses propres ressources n'avait rien de rassurant pour le prisonnier.

La cachette où on l'avait conduit avec Régine lui paraissait médiocrement sûre, car l'escalier de bois qui aboutissait au couloir était toujours appliqué contre la muraille, et il pouvait prendre fantaisie aux Prussiens d'y grimper.

Il se demandait même comment le commissaire n'avait pas eu l'idée de fureter de ce côté-là.

D'ailleurs, il fallait bien sortir tôt ou tard de ce réduit, et Roger n'en devinait pas le moyen.

Une heure se passa pour lui à réfléchir assez tristement aux suites de cette aventure et à regarder alternativement Régine, qui ne s'était pas encore réveillée, et la salle basse où le père Sarrazin allait et venait au milieu des soldats.

Ceux-ci avaient allumés leurs pipes de porcelaine et fumaient silencieusement.

Le lieutenant se demandait ce qu'était devenu le gros garçon meunier qui l'avait conduit à la chambre bleue, quand il le vit apparaître à la porte du moulin.

Il poussait devant lui un enfant déguenillé que Roger reconnut sur-le-champ.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

DEUIL

LECTRICE,

Si vous vous trouvez dans la pénible nécessité de vous procurer une toilette de deuil, n'oubliez pas d'aller chez **DUPUIS FRÈRES**, No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, à l'enseigne des deux boules noires.

Ils viennent d'acheter un stock de banquette considérable dans lequel se trouve l'assortiment le plus riche et le plus varié de cette classe de marchandises.

Ce qu'il y a de recommandable surtout et de plus digne de votre attention, ce sont les crêpes, les paramatas et les alpacas noirs.

Le tout offert à 25 par cent de moins qu'ailleurs.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au **REV. JOSEPH T. INMAN, Station D, New-York.**